

## Les femmes et le développement : de qui parle-t-on au juste?

Marie France Labrecque

Volume 4, Number 2, 1991

Unité/Diversité

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/057648ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/057648ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Revue Recherches féministes

ISSN

0838-4479 (print)

1705-9240 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Labrecque, M. (1991). Les femmes et le développement : de qui parle-t-on au juste? *Recherches féministes*, 4(2), 9–24. <https://doi.org/10.7202/057648ar>

Article abstract

Women, hierarchies, development and research constitute the main themes of this article which calls attention to the multiple hierarchies in which women live. Based on data from the peasantry of rural Yucatan in Mexico, the article emphasises the importance of taking into account the daily settings in which women evolve in order to understand the hierarchies which characterise their lives. The author attempts to show how this approach, focused on the multiple dimensions of women's daily lives, allows researchers to challenge different concepts and to question the dominant approaches in the domain of development.

---

## ARTICLES

---

# Les femmes et le développement : de qui parle-t-on au juste ?

Marie France Labrecque

Réfléchir sur l'ensemble de la problématique des femmes et du développement en quelques pages seulement peut sembler présomptueux. Aussi ai-je choisi de me concentrer sur un aspect précis de cette problématique, celui de *l'identification des femmes visées par les politiques de l'intégration des femmes au développement (IFD)*. J'espère faire ressortir l'urgence et la nécessité de considérer à nouveau cette identification, surtout si l'on porte un regard critique sur l'ensemble de la documentation, aussi bien scientifique qu'administrative, qui parle de « la » femme, plutôt que « des » femmes.

### Le problème de l'identification des femmes

Plus globalement, je prendrai comme point de départ à ma critique notre *propension à considérer les populations avec lesquelles nous effectuons nos recherches et auprès desquelles nous agissons comme si elles étaient homogènes*<sup>1</sup>. Nous sommes certes conscients et conscientes qu'il existe des clivages au sein de ces populations. Cependant, notre propre inscription au sein de rapports hiérarchiques dans la recherche, rapports que nous préférons ignorer, ne favorise pas toujours le recours à un appareil conceptuel qui tienne compte de ces clivages.

Le type de connaissance que les « décideurs » ont des populations touchées par leurs décisions semble ici être en question. Or, c'est en rapport avec la connaissance que se situe notre responsabilité de chercheurs et de chercheuses. Si le développement a pour but d'améliorer les conditions de vie des populations des « pays moins avancés », n'est-il pas important de bien

---

1. Cette démarche caractérise notamment la brochure intitulée *Le Sahel : vers un nouvel équilibre* (ACDI 1989). Je n'ai pas la prétention d'être à l'abri d'une telle démarche, aussi me suis-je incluse dans la critique. Par ailleurs, le présent article constitue la synthèse d'idées que j'ai discutées en différentes occasions, dans des cours ou avec mes équipes de recherche et particulièrement lors d'une journée de réflexion sur les femmes et le développement organisée conjointement par le *Centre Sahel* et le *Laboratoire de recherches anthropologiques* du département d'anthropologie de l'Université Laval en novembre 1989.

identifier ces populations ? Si l'on veut que les politiques soient les plus « efficaces » possible, n'est-il pas important aussi que l'on sache à qui on adressera en priorité ces politiques, sans pour autant exclure quelque catégorie que ce soit<sup>2</sup> ?

Dans les lignes qui suivent, j'essaierai de montrer que la recherche sur les femmes et le développement doit se baser sur une identification adéquate des femmes visées. Poser la nécessité de cette identification conduit très rapidement à soulever la question des hiérarchies qui caractérisent inévitablement l'ensemble de la population dans laquelle sont insérées les femmes. Le processus de recherche lui-même et l'application des concepts sont également affectés par ces hiérarchies. *Femmes, hiérarchies, développement et recherche* constituent donc les thèmes que je veux aborder ici. Je m'arrêterai d'abord à la définition des femmes en général et en particulier dans le développement. Tout en soulignant l'importance de la prise en compte du quotidien, j'illustrerai ensuite mes propos à l'aide de quelques données tirées des recherches que je mène actuellement auprès de paysannes latino-américaines<sup>3</sup>. Je tenterai de montrer comment la prise en compte des multiples dimensions de la vie des femmes remet en question l'approche actuelle du développement et comment elle remet en cause les différents concepts que nous utilisons. Je discuterai, pour terminer, des conséquences de ces remises en question pour la recherche dans le domaine des femmes et du développement.

## La définition des femmes dans le développement

Toute recherche a un objet qu'il faut cerner. Autant il est nécessaire de définir le développement pour qui veut faire de la recherche dans ce domaine, autant faut-il définir la femme si l'on prétend faire de la recherche en rapport avec les femmes et le développement. Pourtant, *la* femme en tant que telle n'existe pas : il y a plutôt *des* femmes très différentes les unes des autres. Elles n'ont en commun qu'une spécificité biologique potentielle, celle d'enfanter et d'allaiter. Même si elle ne se matérialise pas toujours, cette spécificité a constitué la base de la place centrale que les femmes occupent dans le processus de reproduction sociale. En effet non seulement certaines d'entre elles procréent mais elles

- 
2. J'ai cherché en vain dans le *Cadre conceptuel* (ACDI 1984) et dans le *Plan d'action* (ACDI 1986) de l'ACDI en matière de femmes et développement une définition de celui-ci qui aurait guidé l'élaboration de ces deux documents. J'ai donc dû supposer en termes très généraux que le développement se définit comme étant l'amélioration des conditions de vie des populations. Si, d'autre part, j'ai placé les expressions « pays moins avancés » et « efficaces » entre guillemets, c'est que je ne reprends pas à mon compte ces expressions qui sont celles de l'ACDI.
  3. Il s'agit de données provenant principalement de recherches qui ont été financées par le CRSHC et le FCAR de 1986 à 1988 sur les Unités agricoles et industrielles pour les femmes (les UAIM) au Yucatan, Mexique. Je me suis aussi inspirée de ma recherche actuellement en cours et financée par les mêmes organismes et qui porte sur les projets de développement générateurs de revenus en Colombie andine.

assurent aussi la socialisation de la génération suivante en même temps qu'elles vaquent aux tâches de reproduction quotidienne (repas, lavage, hygiène)<sup>4</sup>.

Si les femmes occupent une place importante dans le processus de reproduction sociale, elles n'en sont pas moins, comme les chercheuses l'ont montré de façon éloquente, des productrices de biens, de marchandises et de services. Au-delà de leur participation vitale à la production, les femmes s'insèrent aussi dans des institutions précises : famille, parenté, droit, religion, éducation, santé, qu'elles contribuent à façonner. Dans plusieurs pays, par exemple, l'institution de la famille, désormais dirigée dans une large mesure par des femmes, est en pleine transformation<sup>5</sup>. Elles participent passivement ou activement, selon le cas, aux institutions économiques, juridiques et politiques locales en faisant partie d'associations de productrices, de crédit, de clubs, de groupes d'âge ou de voisinage et même de sociétés secrètes. Enfin, les femmes sont les véhicules de valeurs et de représentations spécifiques au sein de cultures données qu'elles contribuent à reproduire de façon particulière, différente de celle des hommes.

Devant une multiplicité semblable de situations, il devient inexcusable de ne considérer les femmes que dans leur seule dimension de reproductrice. De plus, une telle approche, lorsqu'elle sert de base à l'énoncé de politiques les touchant, peut contribuer à la détérioration du statut des femmes. En effet, dans les sociétés hiérarchisées contemporaines, la spécificité biologique des femmes, traduite en termes sociaux, s'est transformée en une base de subordination. La définition sociale de la maternité situe la responsabilité fondamentale des femmes dans les soins à prodiguer aux enfants et à l'ensemble des membres de la famille en plus de l'obligation de vaquer aux autres tâches de production qui leur échoient (Schrijvers 1983 : 187). Une recherche ou un projet de développement qui ne considérerait les femmes que dans leur seule dimension de reproductrice et de mère contribuerait donc à renforcer la définition sociale actuelle de la maternité et à perpétuer leur subordination. L'objet de la critique ici n'est pas l'intérêt porté à la dimension reproductive des femmes mais bien son caractère réducteur lorsqu'il ignore les autres dimensions de la vie de ces femmes.

Le problème qui se pose est donc celui de l'identification de l'ensemble des dimensions à considérer lorsque la recherche porte sur les femmes. Cette identification pourra être faite de façon significative dans la mesure où on examinera simultanément les caractéristiques générales d'une société donnée. En effet, quelle serait la portée d'une étude sur les femmes de la campagne au Mexique ou en Colombie andine (pour mentionner les deux pays où se déroulent mes recherches) si l'on ne s'efforçait pas en même temps de comprendre davantage ce qu'« être une femme » signifie au Mexique ou en Colombie ?

---

4. Pour plus de détails sur la distinction entre reproduction sociale et reproduction quotidienne, voir Deere (1990).

5. Les statistiques montrent que 45 % des maisonnées au Botswana et 34 % en Jamaïque ont des femmes à leur tête (USDC/USAID-WID 1985 : 50-53). On est loin du modèle patriarcal sur lequel continuent de se baser les législations touchant « la » famille.

Une problématique de développement doit s'appuyer sur une meilleure connaissance des populations, populations composées d'êtres humains, d'hommes et de femmes. Or, ces hommes et ces femmes, où qu'ils soient, ne constituent pas des entités *sui generis*. Ils sont plutôt en rapport les uns avec les autres. Même plus, ils s'inscrivent dans des rapports hiérarchiques dynamiques plus ou moins complexes selon la formation sociale à laquelle ils appartiennent.

Il importe donc de situer les hommes et les femmes dans ces rapports hiérarchiques. Dans une multitude de situations, nous serons forcées de tenir compte du fait que ces hommes et ces femmes sont liés en tant que catégories sociales de sexe, la catégorie masculine dominant la catégorie féminine. Nous réaliserons aussi que la structure de domination est souvent générationnelle, les adultes de quelque catégorie que ce soit dominant les enfants et, parmi les adultes, les aînés dominant les cadets ou vice-versa. Dans des environnements multiethniques, la recherche devra tenir compte d'autres hiérarchies se superposant à celles des genres et des générations. Enfin, des différences économiques d'ordres divers affecteront aussi tous les autres rapports. Nous faisons donc face à une combinaison complexe et extrêmement variable de plusieurs hiérarchies qui affectent la définition de ce qu'est un homme et de ce qu'est une femme au sein d'une population précise et qui contribuent à donner à cette dernière une configuration particulière et unique.

Ainsi, force nous est de reconnaître que la domination des hommes sur les femmes peut être modulée selon les autres types de hiérarchies et ce, à tel point que, dans certaines situations, les femmes pourront être vues comme dominantes. Il importera certes de vérifier si le statut de ces femmes se traduit par des conditions matérielles à la hauteur de ce statut. Si les représentations culturelles de la société visée peuvent nous tromper, l'examen du quotidien, basé sur des techniques que les anthropologues notamment ont contribué à développer, devrait nous éclairer sur ce qu'« être une femme » signifie dans un contexte particulier.

## **Le quotidien comme lieu de contradictions multiples : l'exemple du Yucatan rural au Mexique**

J'entendais récemment un représentant de l'ACDI inclure dans le bilan positif des réalisations de la division des femmes et du développement de cette institution, la production de portraits types des femmes des différents pays que nous aidons. Cette déclaration m'a laissée fort sceptique. Tout dans mon expérience de recherche m'éloigne en effet de la constitution de tels portraits. Quand je parle des femmes du Yucatan que j'ai pourtant côtoyées pendant un bon nombre d'années<sup>6</sup>, je serais fort en peine de dépeindre un seul portrait type

6. Dans toutes les recherches que j'ai entreprises, j'ai tenu à partager systématiquement la vie quotidienne d'au moins une maisonnée dans la population visée. Cette pratique n'a rien d'exceptionnel pour les anthropologues mais la connaissance qu'elle permet d'acquérir des populations, ou à tout le moins d'une partie de celles-ci, est, elle, exceptionnelle si on la compare aux pratiques des fonctionnaires en poste.

tellement les situations des femmes sont marquées par l'hétérogénéité. Je pourrais par contre broser plusieurs types de portraits basés sur l'examen du quotidien des femmes.

Les rapports sociaux dans lesquels sont impliquées les femmes de la région que nous avons étudiée<sup>7</sup> sont d'abord et avant tout ceux qui s'élaborent à partir des catégories sociales de sexe. Viennent ensuite les rapports de classes qui se définissent par les rapports des individus au capital et au travail (Bernstein 1988). Ces rapports se manifestent par des indicateurs matériels qu'il est possible d'identifier en posant la question du contrôle qu'a l'individu sur les moyens de production tout en tenant compte des représentations culturelles susceptibles de qualifier ce contrôle. Au Yucatan, les rapports ethniques entrent aussi en ligne de compte : nous faisons face à une confrontation des métis d'ascendance maya et des non-métis ; ce phénomène très subtil a comme manifestations la langue, le costume et des croyances ancestrales réactualisées occasionnellement dans des rites agraires. Enfin, nous retrouvons les rapports entre personnes d'âges différents qui placent les enfants et les jeunes sous la domination des adultes et des gens âgés.

Quelles sont les implications de ces rapports sociaux sur les femmes que nous avons rencontrées ? Les rapports sociaux de sexe sont les plus « englobants » en ce sens qu'ils touchent tous les hommes et toutes les femmes quelle que soit leur condition. Ces rapports traversent également tous les autres rapports sociaux comme ceux relatifs à la classe, à l'ethnicité et à l'âge. Ainsi, les hommes seront les dominants par rapport aux femmes, tant au sein d'une même classe sociale que d'une même ethnie et d'un même groupe d'âge. Par contre, les femmes pourraient se retrouver en position de non-subordination par rapport à un homme particulier si elles étaient d'une classe sociale plus élevée, d'une ethnie dominante ou si elles étaient plus âgées que lui.

Dans la campagne du Yucatan, comme dans le reste de l'Amérique latine (rurale ou urbaine), nous ne pouvons ignorer le phénomène du machisme et celui de la domination masculine. Le premier se manifeste par la violence verbale, psychologique et physique exercée par les hommes à l'endroit des femmes ; cette pratique est exacerbée par la consommation d'alcool par les hommes (Bélanger 1990). Le second phénomène, la domination masculine, intimement lié au premier, se manifeste par l'institutionnalisation des pratiques sexistes et par leur inscription dans l'appareil d'État (Labrecque 1988). La mobilité des femmes, leur autonomie personnelle, leur identité et même leur citoyenneté sont profondément affectées même lorsqu'elles se retrouvent dans une position de non-subordination grâce à leur pouvoir économique ou politique.

En raison de la subordination généralisée des femmes aux hommes, la relation des femmes au travail et au capital est presque toujours indirecte. Dans le milieu rural que nous avons étudié, la relation des hommes au travail et au capital en est une de possession-dépossession ; tout en étant possesseurs de leur force de travail, les hommes sont séparés du capital. Ils doivent donc vendre leur

---

7. J'emploie ici le « nous » car l'étude à laquelle je fais référence a aussi impliqué des personnes qui étaient mes auxiliaires de recherche. Il s'agit de Jo Bélanger, Manon Boulianne, Maria Elise Montejo, Marie José Nadal et Mary Richardson.

force de travail aux détenteurs du capital. Les femmes seraient théoriquement dans la même position, mais en raison de leur subordination aux hommes, elles leur fournissent automatiquement un travail non rémunéré et doivent obtenir de ces derniers la permission de vendre leur force de travail à l'extérieur de la maisonnée. Le rapport des femmes au capital et au travail en est un de dépossession complète. La participation à un projet générateur de revenu<sup>8</sup> destiné spécifiquement aux femmes comme celui que nous avons étudié dépend également de l'aval des hommes.

Le marquage ethnique affecte les hommes et les femmes de façon différente au sein de la même ethnie. Par exemple, le costume et la coiffure des femmes métisses (et dont la configuration remonte à l'époque de l'évangélisation) les différencient beaucoup plus des femmes non métisses que le costume et la coiffure des hommes métis par rapport aux hommes non métis. Toutes s'expriment plus aisément en maya et quelques-unes ne parlent pas du tout l'espagnol. Par contre, tous les hommes métis s'expriment en espagnol.

De tous les rapports sociaux évoqués, celui de l'âge différencie le plus les femmes entre elles, que ces dernières appartiennent à la même ethnie ou à la même classe sociale. Jusqu'à ce qu'elle se marie, une jeune femme du milieu rural au Yucatan vit sous l'autorité de ses parents, plus particulièrement sous celle de sa mère qui surveille ses allées et venues. Tous les récits des jeunes femmes indiquent que c'est surtout la mère et non le père qu'il faut déjouer pour jouir d'une certaine autonomie et pour rencontrer des garçons. En se mariant, la jeune femme ne fera que troquer l'autorité de sa mère pour celle de sa belle-mère puisque la résidence est, dans la plupart des cas, virilocale<sup>9</sup>. L'acquisition d'un certain pouvoir est certes liée aux maternités multiples mais ce dernier ne se matérialise qu'après la ménopause (Richardson 1990)<sup>10</sup>, avec la maturité et avec le vieillissement.

Pour résumer, on peut dire que l'une des positions les plus subordonnées pour une femme dans les communautés que nous avons étudiées serait celle d'une toute jeune femme métisse, sans enfant, unilingue maya, récemment mariée à un paysan, lui-même métis et paysan prolétarisé, et vivant chez les parents de ce dernier. La combinaison d'une variété de facteurs (Sharma 1985) place donc les femmes en général dans une position plutôt contradictoire par

---

8. Les projets générateurs de revenu sont une des formes sous lesquelles se sont exprimés les programmes IFD (intégration des femmes au développement) des différentes agences internationales de développement depuis la décennie des femmes. Comme le nom l'indique, il s'agit d'insérer les femmes dans des activités productives et rémunératrices par opposition à leur insertion dans des activités définies comme non productives comme le sont les activités de subsistance. La plupart du temps, les activités proposées aux femmes relèvent des domaines de l'artisanat et de la production agricole pour le marché. Pour une discussion de ce type de projets, voir Labrecque (1988).

9. Pour l'examen d'une relation semblable à celle que j'évoque ici mais dans un contexte tout à fait différent, voir Gallin (1984).

10. Pour une analyse de certaines contradictions que présente tout de même ce « pouvoir », lire Schrijvers (1983).

rapport à d'autres femmes et certaines d'entre elles dans une position tout à fait subordonnée à des femmes et aux hommes.

De toute évidence, les projets générateurs de revenu, s'ils sont conçus par les agences de développement pour une femme type comme il y a tout lieu de le croire, ne s'adressent pas à la jeune femme dont je viens d'évoquer le profil. Ces projets sont dirigés vers *une* femme qui échapperait, on ne sait trop comment, aux subordinations qui résultent de la combinaison des rapports sociaux évoqués. Le portrait type de cette femme, sans doute similaire à celui émis par le fonctionnaire cité en exemple au début de la présente section, provient d'abord et avant tout d'une *déduction à partir d'en ensemble (d'ailleurs lui-même construit) de conditions structurelles qui caractérisent le pays tout entier*. Il importe donc de renverser l'approche dominante basée sur une représentation biaisée de *la* femme et de se livrer à l'étude systématique des conditions matérielles et idéologiques correspondant à *des* femmes qui existent réellement.

## La remise en question de l'approche du développement

Une approche des femmes et du développement qui tiendrait compte des multiples hiérarchies dans lesquelles ces femmes s'insèrent est donc susceptible de soumettre à une remise en question radicale non seulement nos modèles « femmes et développement » mais aussi nos modèles de développement en général. Cette démarche constitue un *défi de taille* tant pour la recherche pour le développement que pour la pratique. Dans le domaine de la recherche, ce sont les concepts théoriques et la méthodologie de recherche qui sont entièrement à revoir si nous voulons vraiment que nos démarches scientifiques franchissent le seuil de nos savantes institutions et soient adéquatement traduites dans la pratique.

Supposons le pire des cas. Imaginons que les femmes visées par une recherche particulière que nous voudrions entreprendre appartiennent à la fois à l'ethnie la plus méprisée dans la société, au groupe économique le plus pauvre, qu'elles soient jeunes alors que ce sont les aînés, hommes ou femmes, qui dominent. Lorsque les femmes sont le *locus* de toutes les dominations, les probabilités sont élevées pour que leur *spécificité* biologique soit ce qui, en dernière instance, déterminera l'ensemble des dominations. Dans un cas comme celui-là, il est clair qu'il faut commencer toute démarche de changement par une recherche non pas sur cette *spécificité* biologique des femmes mais bien sur les processus par lesquels les autres composantes de la société tirent leur pouvoir de cette *spécificité*. Ces composantes peuvent bien sûr être les hommes, si l'on se place du point de vue du quotidien. Par ailleurs, du point de vue des structures, ce sont les institutions et la culture tout entière, en passant par les classes, les castes et les ethnies, qui assurent la production/reproduction de la subordination des femmes. La recherche dans ce cas doit aboutir à l'identification des façons dont les femmes pourraient se réapproprier l'exercice du pouvoir sur leur *spécificité*.

On comprendra donc que le programme de recherche en matière de femmes et de développement changera selon les femmes auxquelles on

s'adresse. Pour les femmes ménopausées, la capacité d'enfanter ne constitue plus une instance de subordination. Au contraire, bien souvent, le fait de ne plus être définies par la société sur la base de leur spécificité biologique leur permet d'exercer un pouvoir accru, dans certains cas même sur les autres femmes. Le rôle des femmes âgées dans certains rituels et dans certaines pratiques reproduisant la subordination des femmes plus jeunes a été amplement documenté pour ce qui est de l'Afrique. En Amérique latine, la belle-mère âgée se fait facilement le relais de l'exploitation économique à l'endroit des jeunes brus.

Le programme de recherche ne sera pas non plus le même dans les cas des femmes d'ethnies, de castes ou de groupes économiques dominants, au moins localement. Ces femmes bénéficient quelquefois d'esclaves ou de servantes pour accomplir certains travaux, y compris pour allaiter leurs propres enfants. Dans ces cas, la portée de la spécificité biologique ne sera pas la même pour la femme qui est servie que pour celle qui sert. Surtout, il est probable que la définition des femmes qui sont servies s'attache davantage à leur dimension économique ou à leur rôle institutionnel qu'à leur spécificité biologique. La définition des femmes est donc variable.

On doit donc exclure toute définition unidimensionnelle des femmes et toute recherche stéréotypée les concernant. La problématique traduira la complexité et la diversité des situations dans la mesure où les concepts retenus pourront envisager ces situations à la fois dans leurs aspects structurel et quotidien, collectif et individuel. Ces concepts devraient être les « plus petits communs dénominateurs » des rapports sociaux. Le concept de reproduction que j'ai déjà abordé plus haut est l'un de ceux-là. En outre, les concepts de maisonnée, de domesticité, de division du travail et de culture me semblent particulièrement importants pour qui veut mieux comprendre le sens des rapports sociaux. Ce sont ces concepts que je présente brièvement dans la prochaine section.

## **Les rapports sociaux en question : quelques concepts**

Les Nord-Américains forment une société où l'individualisme est une valeur hautement prisée. Pourtant, comme le fait remarquer la politicologue Kathleen Staudt, après un stage d'une année dans les bureaux du USAID (*United States Agency for International Development*), nous véhiculons des préjugés selon lesquels les sociétés du Tiers-Monde se caractérisent par des entités collectives (Staudt 1985). Or, c'est justement cette présomption qui fait un tort inqualifiable aux femmes en les rendant invisibles, en ne les concevant que comme membres de maisonnées homogènes. Ainsi des mesures de développement ne s'adresseront qu'aux maisonnées, ignorant le fait qu'elles sont composées d'individus (hommes, femmes et enfants) ayant un pouvoir inégal (Schrijvers 1988 : 32).

Lorsqu'elles font partie de sociétés caractérisées par la domination masculine, les femmes, rendues invisibles par l'application d'un concept de maisonnée indivisible, peuvent éventuellement ne pas tirer de bénéfices des

mesures de développement. Bien pire, il arrive même que des projets de développement, usant d'un tel concept, soient responsables de l'augmentation de la malnutrition des femmes et des enfants (*ibid.* : 30).

Les exemples classiques en ce domaine sont les réformes agraires latino-américaines sur la base desquelles les législateurs ont divisé les grandes propriétés foncières et ont distribué les parcelles ainsi constituées aux maisonnées. Ces dernières étaient considérées comme des entités collectives, avec le résultat tangible que les femmes, n'ayant désormais plus aucun accès à la terre, ont été évincées de la production agricole à laquelle elles participaient auparavant (Deere 1985). On constate donc que l'utilisation du concept de maisonnée comme s'il s'agissait d'un tout indifférencié peut à la limite dissimuler des hiérarchies fondamentales dans la société et contribuer à les renforcer. La maisonnée peut constituer un lieu important d'intersection de rapports entre les genres, entre les générations et entre les classes sociales. Il importe donc de considérer la maisonnée non pas comme un regroupement d'individus mais bien comme un lieu où s'exerce, de façon dynamique, une combinaison complexe de *rapports entre les différentes catégories de personnes* (Deere 1990 : 15-19).

La conception que nous avons du rôle des femmes au sein de la maisonnée semble en être bien souvent réduite à celle de ce que j'appelle la « domesticité », ce concept incluant, dans plusieurs cas, la production agricole de subsistance. C'est en raison de nos propres conceptions de la domesticité et de la « vraie » place des femmes<sup>11</sup> que la plupart des projets les concernant se concentrent encore dans les secteurs du bien-être social, des arts ménagers, de la puériculture et de la nutrition des enfants<sup>12</sup>.

Dans son ouvrage *The Domestication of Women : Discrimination in Developing Societies*, Barbara Rogers (1980) a bien montré que nombre de projets de développement tendaient vers cette définition tout à fait occidentale des femmes et de la domesticité. Sa démonstration, même à quelques années de distance, se vérifie dans tous les cas où la formation offerte aux femmes concerne tous les sujets sauf ceux de la production économique dans laquelle pourtant elles sont impliquées. On pourrait d'ailleurs questionner toutes les situations où l'acquisition de technologie appropriée pour les femmes ne vise qu'à les transformer en ménagères alors que cette acquisition pour les hommes signifie des opportunités de gagner de l'argent et de renforcer leur domination sur les autres catégories d'individus (Bourque et Warren 1987 : 179).

Et qu'en est-il du concept de division du travail ? S'il est un concept qui a contribué à répandre l'idée des sphères séparées, l'idée de la division de la société en sphère publique et en sphère privée, et l'idée d'un pouvoir équivalent des hommes et des femmes dans leur sphère respective, c'est bien celui-là lorsqu'il est utilisé de façon mécanique. En fait, on ne peut pas parler de *la*

11. Même si cette expression a été souvent employée par les féministes ces dernières années, c'est en pensant à l'ouvrage de Sheila Robotham, *Women's Proper Place* (1978) que je l'utilise ici.

12. Cette remarque est tirée de l'ouvrage de Brodhead *et al.* (1988 : 143). Précisons cependant que dans le contexte de cet ouvrage, la critique s'adresse à des projets menés par des ONG (organisations non gouvernementales). Il ne fait aucun doute dans mon esprit que ces dernières ne sont pas les seules en cause, au contraire.

division du travail. Si l'on utilisait le concept de division sexuelle du travail en tenant compte de son contexte historique, on verrait que le contenu de ce concept change selon les sociétés considérées (Edholm, Harris et Young 1982 : 57 ; Beneria 1979 : 204). Les multiples hiérarchies entre les femmes et les hommes, entre les adultes et les enfants, entre les gens aisés et les gens plus pauvres, toutes ces hiérarchies qui traversent la société donnent à la division sexuelle du travail un contenu spécifique qui n'est propre qu'à cette société et qui ne doit pas être projeté sur une autre.

Les nombreuses hiérarchies qui caractérisent une société particulière contribuent aussi à définir la spécificité culturelle des populations. Ici la recherche bute sur un problème important. En effet, dès que les concepts de culture et de développement sont juxtaposés, on réalise que le concept de culture tend à être remplacé par celui de tradition et que cette substitution se fait au détriment des femmes.

Prenons l'exemple de l'Iran où le retour au costume traditionnel, le chador, même s'il touchait toutes les femmes, a affecté différemment les femmes des classes populaires et celles des classes moyennes. Pour ces dernières, membres d'une classe qui s'était battue il y a quatre-vingts ans contre le port du voile, cette mesure représente sans doute une perte considérable. Ce sont en effet les femmes de la classe moyenne qui ont été évincées du marché du travail dans le secteur moderne. Le cas se pose tout à fait différemment pour les femmes des classes populaires qui, elles, au contraire ont désormais accès aux emplois traditionnellement réputés féminins comme l'enseignement et les soins infirmiers. Ces dernières se sont vu confier la redoutable prérogative d'être les gardiennes de la tradition comme si elles n'étaient que les seules à pouvoir et à devoir le faire.

On sait aujourd'hui que le retour au chador a signifié bien plus qu'une affirmation de l'intégrisme religieux « sur le dos » (sur le corps, devrait-on dire) des femmes. Il a surtout été une offensive contre l'intégration de certaines femmes au marché du travail où elles étaient considérées comme les adversaires des hommes dans un moment de crise économique<sup>13</sup>.

On ne peut donc qu'en appeler à la prudence, *beaucoup de prudence*, quand on affirme qu'il faut s'appuyer sur les traditions des femmes pour un meilleur développement<sup>14</sup>. On ne peut aborder le domaine de la spécificité culturelle sans un recours à l'approche historique. En refaisant la genèse des supposées traditions des femmes, on pourrait être davantage en mesure de voir à quel point ces traditions sont traversées par les hiérarchies et à quel point également elles constituent ou non un emprunt récent ou une « réactivation » opportuniste d'un trait culturel qui a perdu sa raison d'être.

L'argument de la tradition a été utilisé pour remettre en question des politiques occidentales de développement et même le développement tout entier. Pour qui se veut critique face au développement à l'occidentale, donc à ce

13. Pour écrire ce paragraphe, je me suis surtout inspirée de l'article de Afshar (1988). Voir DAWN (1985) pour une réflexion plus complète sur le rôle de la « tradition ».

14. Pour une approche nuancée des organisations propres aux femmes africaines et qui ne recourt pas à la « tradition », consulter March et Taqqu (1986).

qu'il est convenu d'appeler la modernisation, la tentation est grande d'adhérer à l'argument de la tradition. Mais lorsque cette critique signifie simultanément un renforcement des dominations multiples exercées sur les femmes, on est loin de la démarche qui devrait être associée à la tradition, soit celle de la revalorisation des formes culturelles constituant le patrimoine d'une population ou d'une partie de cette dernière. La critique féministe du développement consiste justement à remettre en question la production et la reproduction des hiérarchies sociales, qu'elles soient spécifiques ou non à une culture. La culture étant un processus et non un ensemble de traits que l'on peut énumérer, elle est ce que les gens en font. Il n'est pas nécessaire d'entretenir des hiérarchies pour maintenir une spécificité culturelle.

L'être humain sexué, membre de hiérarchies multiples, constitue le point nodal du développement tant structurel que quotidien. Une mesure d'« ajustement structurel » issue des programmes conjoints de la Banque mondiale et du Fonds monétaire international, d'une part, et l'attitude sexuellement biaisée d'un chercheur ou d'une chercheuse sur le terrain, d'autre part, risquent autant l'une que l'autre d'affecter *toutes* les femmes des populations visées. Cependant, *chacune* d'entre elles sera touchée différemment selon son inscription dans la structure. Ignorer les différences, ou ne pas en tenir compte, contribue ni plus ni moins à les renforcer.

Il importe donc de remettre en question les rapports hiérarchiques où qu'ils se trouvent. Le champ d'action des chercheuses et des chercheurs occidentaux dans le domaine des femmes et du développement pour cette remise en question n'est pourtant pas celui des pays sous-développés. Cette remise en question appartient aux populations elles-mêmes. Si nous voulons exercer notre responsabilité de chercheuses, notre champ d'action est plutôt celui de la recherche et c'est d'abord et avant tout là que nous devons agir. Il s'agit donc de déceler l'ascendant des rapports hiérarchiques non seulement sur les concepts dont nous nous servons pour aborder le développement mais aussi sur le contexte de la recherche lui-même.

## **La recherche à l'intersection des hiérarchies**

Les obstacles à une recherche impliquant et tenant compte autant des hommes que des femmes, autant des adultes que des jeunes, autant des personnes plus aisées que des plus pauvres, etc., sont encore considérables. D'autres embûches se dressent sur le chemin de la recherche. En effet, la subordination des femmes, celle des jeunes et celle des pauvres n'est pas un phénomène exclusif aux pays sous-développés. Avec toute la critique du développement effectuée par des chercheurs progressistes et par des féministes, on sait que développement et sous-développement sont les deux faces d'une même médaille. Les subordinations se retrouvent autant dans les pays développés que sous-développés. Elles affectent aussi ces hauts-lieux du savoir que sont nos universités. Même les outils avec lesquels nous travaillons sont marqués par les hiérarchies et par l'exploitation. Ainsi, le micro-ordinateur sur lequel j'ai élaboré cet article et qui me donne un sentiment parfois exaltant

d'autonomie, a été fabriqué par des femmes d'Asie du Sud-Est dont le travail est extrêmement parcellisé et générateur non pas d'autonomie mais bien d'une dépendance accrue<sup>15</sup>.

Il importe donc de traduire les concepts fondamentaux de la recherche afin de les rendre aptes à saisir la complexité des situations qui caractérisent à la fois le développement et le sous-développement. Cette démarche signifie d'abord et avant tout, pour quelque discipline que ce soit, une remise en question des fondements théoriques qui la guident. Ces fondements ont d'abord à voir avec notre propre inscription dans les différentes hiérarchies évoquées : sexuelles, générationnelles, économiques, ethniques, etc.

Ces hiérarchies sont structurelles et générales mais nous les transposons, sans le vouloir, dans le quotidien des situations que nous prétendons étudier en établissant par exemple une analogie entre ces situations et celles que nous vivons ou avons vécues dans nos vies personnelles. Plusieurs fois, tout comme Kathleen Staudt l'a vécu dans les couloirs de USAID (Staudt 1985 : 56), j'ai entendu mes collègues masculins référer à leur conjointe (Ah oui ! ma femme a bien aimé ton article ! Moi ? Je n'ai pas eu le temps de le lire) lorsqu'il s'agissait de discuter de la question des femmes et du développement. On s'esquive ainsi de la discussion en « retournant » la question à ce qu'on considère probablement être sa « vraie place », c'est-à-dire entre des mains féminines, si possible sur la table de la cuisine. C'est peut-être après tout chez nous qu'il faut changer des choses avant de même penser diffuser la « bonne nouvelle » ailleurs.

Dans plusieurs sociétés, y compris la nôtre, et dans plusieurs disciplines, y compris la mienne qui est l'anthropologie, les chercheurs masculins sont plus nombreux. Une recherche dans le domaine du développement qui ne sélectionnerait que des hommes comme chercheurs ou comme informateurs, traducteurs ou assistants, contribuerait inévitablement à renforcer les hiérarchies préexistantes dans une société à domination masculine. Dans plusieurs sociétés également, les femmes sont recluses, dans d'autres sociétés, leur mobilité est limitée ; dans d'autres sociétés encore, elles ne peuvent adresser la parole qu'à certaines catégories de personnes. Ce n'est pas en adhérant aux tendances dominantes de nos disciplines que nous pourrions élaborer des façons constructives et originales d'aborder ces catégories de personnes.

Traduire les concepts fondamentaux de la recherche pour qu'ils nous révèlent la spécificité du développement, particulièrement lorsque celui-ci se traduit par des programmes et des projets qui concernent les femmes, nécessite donc une sensibilité accrue envers *toutes* les sources d'inégalité, qu'elles soient présentes dans notre propre société ou non. En tant que chercheuses, il nous

---

15. Je m'inspire ici de propos tenus par Maria Mies dans son livre publié en 1986. C'est elle qui, parmi toutes les chercheuses concernées par la problématique des femmes et du développement, lie le mieux, à mon avis, développement et sous-développement dans une même perspective historique et dialectique. Mes remerciements à une des évaluateuses de cet article pour la revue qui a souligné, de façon pertinente, le contraste entre l'autonomie renforcée de la chercheuse et l'aliénation toujours plus grande du travail des femmes dans l'industrie des micro-ordinateurs.

appartient de prendre toutes les mesures qui s'imposent pour au moins éviter de renforcer ces sources d'inégalité.

## Conclusion

Il n'y a pas de réponse unique à la question de la définition des femmes dans le développement. À tant vouloir élaborer des portraits types des femmes visées, les agences de développement contribuent au renforcement des mythes les plus nocifs circulant non seulement sur les femmes mais aussi sur les populations desquelles elles font partie. Un de ces mythes est certainement celui de l'homogénéité des populations. Comme je me suis efforcée de le montrer en utilisant des données en provenance du Yucatan rural, une des façons de combattre ce mythe et qui est à la portée des chercheuses est certainement celle de démêler l'écheveau complexe des hiérarchies multiples qui structurent la société et qui affectent la vie des femmes au quotidien.

Les hiérarchies multiples ne se révéleront à l'analyse que dans la mesure où chercheuses et chercheurs prendront conscience que les concepts utilisés sont eux-mêmes marqués par ces hiérarchies et que l'ensemble du processus de recherche traîne lui aussi tout le poids des biais propres à la société occidentale. C'est le processus tout entier de sous-développement qui s'appuie sur ces hiérarchies multiples. L'étude de ces hiérarchies constitue une étape fondamentale dans la compréhension des processus dialectiques du développement et du sous-développement, et faire l'économie de cette étude voue la recherche à n'être qu'un exercice stérile et vain.

C'est dans la mesure où les femmes sont potentiellement le *locus* de toutes les subordinations que l'examen de leurs situations et l'étude de leur inscription dans les hiérarchies multiples sont susceptibles de nous fournir des clés qui nous permettront de comprendre davantage les processus qui condamnent les deux tiers de l'humanité à la pauvreté et à la misère et qui font jouir l'autre tiers de l'abondance. Il nous restera toujours, dans une prise de conscience sans cesse renouvelée, à cesser d'imaginer pour ce qu'elles ne sont pas ces femmes et les populations dont elles font partie et à les figer dans des portraits qui ne traduisent en rien la complexité de leur quotidien.

*Marie France Labrecque  
Département d'anthropologie  
Université Laval*

## RÉFÉRENCES

ACDI (Agence canadienne de développement international)

1984 *Les femmes dans le développement. Cadre conceptuel*. Ottawa, Agence canadienne de développement international.

1986 *Les femmes dans le développement. Plan d'action*. Ottawa, Agence canadienne de développement international.

1989 *Le Sahel : vers un nouvel équilibre. Le plan d'action bilatéral canadien : deux ans plus tard*. Ottawa, Agence canadienne de développement international.

AFSHAR, Haleh

1988 « Behind the Veil : The Public and Private Faces of Khomeini's Policies on Iranian Women », in B. Agarwal (éd.), *Structures of Patriarchy : State, Community, and Household in Modernising Asia*. London, Zed Books : 228-247.

AGARWAL, Bina (éd.)

1988 *Structures of Patriarchy : State, Community, and Household in Modernising Asia*. London, Zed Books.

BÉLANGER, Jo

1990 *Le machisme, un pouvoir réel sur les femmes : l'exemple du Yucatan rural, Mexique*. Mémoire de maîtrise. Département d'anthropologie, Université Laval.

BENERIA, Lourdes

1979 « Reproduction, Production, and the Sexual Division of Labour », *Cambridge Journal of Economics*, 3 : 203-225.

BERNSTEIN, Henry

1988 « Capitalism and Petty-Bourgeois Production : Class Relations and Division of Labour », *The Journal of Peasant Studies*, 15, 2 : 258-271.

BOURQUE, Susan C. et Kay B. Warren

1987 « Technology, Gender, and Development », *Daedalus*, 116, 4 : 173-197.

BRODHEAD, Tim *et al.*

1988 *Ponts de l'espoir ? Les organismes bénévoles canadiens et le tiers monde*. Ottawa, Institut Nord-Sud.

- DAWN (Development Alternatives with Women for a New Era)  
 1985 *Development, Crises, and Alternative Visions. Third World Women's Perspectives*. New Delhi.
- DEERE, Carmen Diana  
 1985 « Rural Women and State Policy : the Latin American Agrarian Reform Experience », *World Development*, 13, 9 : 1037-1054.
- 1990 *Household and Class Relations. Peasants and Landlords in Northern Peru*. Berkeley, University of California Press.
- EDHOLM, Felicity, Olivia Harris et Kate Young  
 1982 « Conceptualisation des femmes », *Nouvelles questions féministes*, 3 : 37-69.
- GALLIN, Rita  
 1984 « Women, Family and the Political Economy of Taiwan », *The Journal of Peasant Studies*, 12, 1 : 76-92.
- LABRECQUE, Marie France  
 1988 « Femmes, développement et idéologie : un cas au Mexique », *Recherches féministes*, 1, 2 : 53-67.
- MARCH, Kathryn S. et Rachelle L. Taqqu  
 1986 *Women's Informal Associations in Developing Countries. Catalysts for Change ?* Boulder and London, Westview Press.
- MIES, Maria  
 1986 *Patriarchy and Accumulation on a World Scale. Women in the International Division of Labour*. London, Zed Books.
- RICHARDSON, Mary  
 1990 *Concevoir, accoucher et éduquer : la reproduction et le contrôle du corps des femmes au Yucatan*. Université Laval, Laboratoire de recherches anthropologiques du département d'anthropologie. Collection « Rapports de recherche ».
- ROBOTHAM, Sheila  
 1978 *Women's Proper Place : A History of Changing Ideals and Practices, 1870 to the Present*. New York, Basic Books.
- ROGERS, Barbara  
 1980 *The Domestication of Women. Discrimination in Developing Societies*. London and New York, Tavistock.

SCHRIJVERS, Joke

1983 « Manipulated Motherhood. The Marginalization of Peasant Women in the North Central Province of Sri Lanka », *Development and Change*, 14 : 185-209.

1988 « Blueprint for Undernourishment. The Mahaweli River Development Scheme in Sri Lanka », in B. Agarwal (éd.), *Structures of Patriarchy : State, Community, and Household in Modernising Asia*. London, Zed Books : 29-51.

SHARMA, Miriam

1985 « Caste, Class and Gender : Production and Reproduction in North India », *The Journal of Peasant Studies*, 12, 4 : 57-88.

STAUDT, Kathleen

1985 *Women, Foreign Assistance, and Advocacy Administration*. New York, Praeger.

USDC-USAID/WID

1985 *Women of the World. A Chartbook for Developing Regions*. U.S. Department of Commerce, Bureau of the Census and U.S., Agency for International Development. Office of Women in Development.